

FRIEDRICH NIETZSCHE (1)

(Suite)

« Pourquoi si dur ? dit un jour au diamant le charbon de cuisine ; ne sommes-nous pas intimement parents ? »

» Pourquoi si mous ? ô mes frères, ainsi vous demandé-je, n'êtes-vous donc pas mes frères ?

» Pourquoi si mous, si branlants, si mollissants ? Pourquoi y a-t-il tant de reniement dans votre cœur ? si peu de destinée dans votre regard ?

» Et si vous ne voulez pas être des destinées, des inexorables : comment pourriez-vous un jour vaincre avec moi ?

» Et si votre dureté ne veut pas étinceler, et trancher, et inciser : comment pourriez-vous un jour créer avec moi ?

» Car le créateur est dur. Et cela doit vous sembler béatitude d'empreindre votre main en des siècles, comme en de la cire molle.

» — Béatitude d'écrire sur la volonté des millénaires, comme sur de l'airain, plus dur que de l'airain, plus noble que l'airain. Le plus dur seul est le plus noble.

» O mes frères, je place au-dessus de vous cette table nouvelle : devenez durs ! » (2)

§

« Lorsque Zarathustra eut atteint sa trentième année, il quitta sa patrie et le lac de sa patrie et se retira dans les montagnes. Ici il jouit de son esprit et de sa solitude et ne s'en lassa point durant dix années. » Enfin son cœur se transforma et, un matin, se levant avec l'aurore, il descendit seul vers la ville, car il

(1) V. *Mercur de France*, numéro de janvier.

(2) Ainsi parlait Zarathustra, Des vieilles et des nouvelles Tables, 29. Une traduction de ce fragment, indépendante de celle-ci, a été donnée par M. Fernand Gregh dans une très bonne étude sur le *Crépuscule des Idoles (La Philosophie du Marteau)* publiée par le *Banquet* de mai 1892.

aimait les hommes et voulait leur enseigner la vérité.

Il trouva dans la ville une grande foule, réunie sur la place publique. Ils étaient tous accourus pour voir un danseur de corde, dont on avait annoncé la venue.

Et Zarathustra parla au peuple et il lui dit :

« Je vous enseigne le *Surhumain*. L'homme est quelque chose qui doit être surmonté. Qu'avez-vous fait pour le surmonter ?

» Tous les êtres jusqu'à présent ont créé quelque chose au-dessus d'eux, et vous voulez être le reflux de ce grand flot et plutôt retourner à la bête que de surmonter l'homme.

»..... Vous avez tracé le chemin du ver jusqu'à l'homme et beaucoup est resté ver en vous. Autrefois vous étiez singe, et maintenant encore l'homme est davantage singe que ne l'est même le singe.

» Voici, je vous enseigne le *Surhumain* ! le *Surhumain* est le sens du monde.

» Que votre volonté dise : Le *Surhumain* est le sens du monde.

» Je vous en conjure, mes frères, restez fidèles à la terre, et ne croyez pas en ceux qui vous parlent d'espoirs surterrestres. Ce sont des empoisonneurs, qu'ils le sachent ou non... » (1)

Puis Zarathustra dit encore :

« L'homme est une corde liée entre la bête et le *Surhumain*, une corde sur l'abîme. »

La grandeur de l'homme, c'est qu'il est un pont et non un but.

« J'aime ceux qui ne savent vivre autrement que pour disparaître, car ils passeront au-delà.

» J'aime les grands mépriseurs, puisqu'ils sont les grands adoreurs, les piliers du désir vers l'autre rive...

» J'aime tous ceux qui sont comme les lourdes gouttes qui tombent une à une du sombre nuage. Elles voient l'éclair qui vient et disparaissent en visionnaires.

» Voici, je suis un visionnaire de la foudre, une lourde goutte qui tombe du nuage, mais cette foudre s'appelle le *Surhumain*... » (2)

Cependant le peuple riait de ces discours et appelait à grands cris le danseur de corde.

(1) La préface de *Zarathustra*, page 9.

(2) *Ibid.*, page 14.

Alors Zarathustra fut pris d'un immense dégoût. Pour la dernière fois il a parlé à des morts. La vie est une source de joie, mais la populace a empoisonné toutes les fontaines. Où cesse la solitude, commence le marché, où commence le marché, s'élève le bruit du prestidigitateur et le bourdonnement des mouches venimeuses. Zarathustra est plus solitaire au milieu des superflus que lorsqu'il avait pour confident la solitude du désert.

Où se réunissent les peuples et les troupeaux, ils fondent des États: « L'État, c'est le plus froid de tous les monstres. »

« L'homme commence seulement où finit l'État. Là commence le chant de celui qui est nécessaire...

» Regardez donc, mes frères, ne voyez-vous pas l'arc-en-ciel et le pont vers le *Surhumain* ! »

Zarathustra ne veut pas être « le berger et le chien d'un troupeau », il ne veut parler qu'à des compagnons. De nouveau il se retire dans la solitude, « où souffle un air fort et rude ». Quelques disciples viennent le rejoindre et il leur donne ses enseignements. Il leur parle de la science et de la vie : « La vie, c'est ce qui doit toujours se vaincre soi-même .. » ; il leur parle de la vertu et du peuple : « Autrefois l'esprit était Dieu, puis il devint homme, maintenant il est devenu peuple » ; de la chasteté et des femmes : « Plutôt tomber dans les mains d'un assassin que dans les rêves d'une femme ardente » ; des amis : « Ce sel de la terre, cette intuition du *Surhumain* ».

Il leur parle du bien et du mal que chacun doit se créer pour lui-même ; il leur parle de la pitié :

« Hélas ! où donc y eut-il, dans le monde, de plus grandes folies que chez les apitoyés ? Et qu'est-ce qui fit plus de mal que la folie des apitoyés ?

» Malheur à ceux qui aiment, s'ils n'ont pas une hauteur qui est au-dessus de leur pitié !

» Ainsi me parla un jour le diable et il me dit : Dieu aussi a son enfer : c'est son amour pour les hommes

» Et l'autre jour je l'entendais dire cette parole Dieu est mort, sa pitié pour les hommes a tué Dieu. » (1)

« ... Dieu est mort, maintenant vive le *Surhumain* ! »

Les discours de Zarathustra se prolongent, entrecoupés de rencontres et d'aventures. Ses disciples

(1) *Ainsi parlait Zarathustra*, II, p. 26.

l'écoutent avec ferveur, mais ils ne comprennent pas ses paroles.

Auprès de lui se tiennent l'aigle et le serpent, la force et la prudence, les vieux symboles persans.

Et c'est, d'un bout à l'autre, une longue suite de poèmes en prose, où passe un large souffle poétique, comme si chaque phrase avait été écrite sous l'empire d'une inspiration supérieure. Le personnage principal et une partie de la forme de *Zarathustra* sont empruntés à l'*Avesta*. Le style profond et allégorique fait songer à l'enthousiasme des grands prophètes.

Incontestablement, avec ses vastes horizons et ses folles ivresses d'avenir, *Ainsi parlait Zarathustra* est l'œuvre centrale de Nietzsche. Ses coups d'œil de haute cime et ses perspectives lointaines sont comme la récompense de ceux qui se sont frayé un chemin à travers les pages parfois arides des autres ouvrages de l'auteur. Maintenant déjà de fervents Nietzscheens commentent ce livre et l'exaltent comme l'évangile d'une religion future. Ici surtout, leurré par la magie de la forme, il faut se mettre en garde contre l'entraînement d'un enthousiasme irraisonné.

J'ai comparé plus haut *Zarathustra* à *Faust*. Pourtant, « le titan de Goethe oublie sa peine au cœur d'une enfant douce et candide. Choses humaines, trop humaines, et pour cela combien émouvantes ! La *Gretchen* de *Zarathustra* s'appelle — l'Éternité. » (1)

Zarathustra, c'est le grand désir de Nietzsche, son idéal, l'hypertrophie de ce qu'il porte de meilleur en lui, sa grande poussée vers l'avenir, la réincarnation de son *moi* supérieur, son ardent amour du surhumain.

« O mes frères, votre noblesse ne doit pas regarder en arrière, mais au dehors ! Que vous puissiez émigrer, chassés de toutes les patries.

» Aimez le pays de vos enfants : que cet amour soit votre nouvelle noblesse, l'Inconnu dans les mers lointaines ! Je dis à votre voile : Sans cesse cherchez ce pays !

» Vous êtes les enfants de vos pères, réparez cela auprès de vos enfants : ainsi vous devez délivrer tout le passé ! Je place au-dessus de vous cette table nouvelle ! » (2)

(1) M. KURT EISNER, cité plus haut.

(2) *Ainsi parlait Zarathustra*, III, Des vieilles et des nouvelles Tables, 12.

Vous ne pouvez pas devenir surhumains, mais vous pouvez être les ancêtres et les créateurs du *Surhumain*, « que cela soit votre meilleur travail ».

« O mes frères, le précurseur est toujours sacrifié. Cependant, nous sommes des précurseurs. Nous saignons tous au saint autel des sacrifices, nous brûlons et nous rôtissons tous en l'honneur des vieilles idoles... Mais ainsi le veut notre qualité. J'aime ceux qui ne veulent pas se conserver. Ceux qui font naufrage, je les aime de tout mon cœur, car ils vont de l'autre côté... »

« Si j'aime la mer et tout ce qui ressemble à la mer, et le plus encore quand fougueuse elle me contredit :

» Si je porte en moi cette joie de chercher, cette soif qui pousse ma voile vers l'inconnu, si une joie de navigateur est en moi :

» Si jamais mon allégresse s'écria : les côtes ont disparu — maintenant ma dernière chaîne est tombée.

» — L'immensité sans bornes bouillonne autour de moi, bien loin scintillent le temps et l'espace, allons ! en route ! vieux cœur !

» O comment ne serais-je pas ardent de l'Eternité, ardent du nuptial anneau des anneaux, l'anneau du devenir ?

» Jamais je n'ai trouvé la femme de qui je voudrais avoir des enfants, ne fût-ce cette femme que j'aime : car je t'aime, ô Eternité !

» *Car je t'aime, ô Eternité !* » (1)

La troisième partie de *Zarathustra* se termine par ce merveilleux refrain, plusieurs fois répété...

« De nouveau des mois et des années ont passés sur l'âme de Zarathustra », il est devenu vieux et sa tête a blanchi. Dans une douce sérénité il habite sa caverne et attend le règne du *Surhumain* qui doit venir.

Ainsi s'ouvre la dernière partie du poème, la tentation de *Zarathustra*. « Neuf figures, où sont personnifiées, sous leurs diverses faces, les prototypes de la culture européenne, élèvent le cri de détresse sur leur propre insuffisance, réclament l'exaltation et l'achèvement de leur être. Zarathustra résiste à la compassion envers leur douleur et la peine de leur âme. Les désespérés se redressent à l'aspect de sa dureté imperturbable ; son regard, cependant, cherche des aides

(1) *Ibid.*

plus héroïques, mieux doués pour accomplir son plan : l'anoblissement de l'humanité » (1).

Le *triste devin* s'approche de Zarathustra, le devin qui enseigne : « Tout est égal, rien ne vaut la peine, le monde n'a pas de sens, la science étouffe » (on reconnaît les traits de Schopenhauer). Il dit au vieux sage : « N'entends-tu pas les cris et les bruissements des profondeurs ? c'est l'homme supérieur qui t'appelle dans sa détresse. »

Zarathustra se met en route pour chercher le malheureux. Pourtant il rencontre la misère de l'esprit et la soif de délivrance. Ce sont d'abord les deux rois qui passent sur son chemin. Ils poussent un âne devant eux, ce sont des décadents : ils ne sont pas les premiers et doivent signifier les premiers. Puis il se heurte au *consciencieux de l'esprit*, couché dans un marécage pour étudier le cerveau de la sangsue, sans remarquer que les sangsues lui tirent tout le sang de son cœur (le type de la science exacte des spécialistes). Au détour d'un rocher, il trouve le *grand magicien*, comédien et faux monnayeur, celui qui ment toujours. « Tu farderais ta maladie, si tu devais te montrer à ton médecin » (Il s'agit de Richard Wagner). Puis suivent tour à tour : le dernier pape, *hors de service* ; l'*homme laid* et pitoyable ; le *mendiant volontaire* (le chrétien d'aujourd'hui) ; le voyageur et son ombre. — Il les recueille tous et leur donne rendez-vous dans sa caverne.

Les voilà réunis, « ces derniers restes de Dieu parmi les hommes, tous ces hommes du grand désir, du grand dégoût, de la superfluité ». L'erreur de Zarathustra a été courte, ces hommes supérieurs ne sont que décadence et transition. Il en attend « de plus forts, de plus hauts, joyeux et victorieux, ils seront rectangulaires de corps et d'âme. Le rire des lions doit encore venir ». Cependant il prépare pour ses hôtes le repas du soir où il leur prêchera le *Surhumain*, le rire et la danse. « Cette couronne pour ceux qui savent rire, cette couronne de roses (*Rosenkranz-Krone*) à vous, ô mes frères, je jette cette couronne ! J'ai sanctifié le rire, ô hommes supérieurs, apprenez à... rire ! » Ce n'est pas le large rire satisfait de

(1) Note introductive de M. GAST (anonyme) à cette IV^e partie.

l'optimisme, c'est le rire du pessimisme qui s'est vaincu lui-même, qui s'épanouit au-delà des joies et des peines, ce rire cristallin et clair, conquis au milieu des combats et des grandes douleurs.

Encore une fois, après une dernière faiblesse de ses hôtes, Zarathustra essaie de leur porter la guérison de sa grande paix et de son altière béatitude. Alors s'élève dans le silence le mystique *chant de minuit*, le chant des somnambules, commenté et paraphrasé par le vieux sage, puis repris à la ronde.

Le voici, il est presque intraduisible.

- « O homme, prends garde !
- » Que dit minuit profond ?
- » Je dormais, je dormais —
- » D'un profond sommeil je me suis éveillé : —
- » Le monde est profond,
- » Et plus profond que ne pensait le jour.
- » Profonde est sa douleur —
- » La joie — plus profonde encore que la peine :
- » La douleur dit : Passe et finis !
- » Mais toute joie cherche l'Eternité —
- » — Veut la profonde Eternité ! »

Et Zarathustra abandonne ses hôtes. Il a surmonté sa dernière défaillance, sa pitié pour les hommes supérieurs, les plus malheureux. Il a reconnu le signe annonciateur du grand midi, du lumineux avenir. Il quitte sa caverne « ardent et fort comme le soleil du matin, qui vient des sombres nuages ».

Le livre se ferme sur cet énigmatique espoir.

VI

A considérer dans son ensemble l'œuvre de Nietzsche, on est frappé tout d'abord de la masse d'idées condensée en quelques volumes, amassée en relativement peu de temps par ce cerveau d'une constante activité fébrile, de ce travail de cyclope, accompli d'une main légère, comme s'il lui en coûtait peu de répandre ainsi le superflu. (1)

Sous la finesse des phrases, sous la grâce des aphorismes, pourtant, quelle profondeur de pensées,

(1) Dans l'espace de trois mois (automne 1888) furent écrits : le premier livre de la *Dépréciation de toutes les valeurs*, la quatrième partie de *Zarathustra* et le *Crpuscule des Idoles*.

quel abîme de réflexions ! Nées durant de longues courses à pied, au milieu des paysages sauvages de l'Engadine ou sous un pur ciel d'Italie, hâtivement notées au retour, dictées, à des femmes le plus souvent, pendant les hivers de Rome, de Turin, de Nice, les pages de ses livres, soigneusement réunies, une fois qu'il les avait publiées, n'intéressaient plus le philosophe.

Il posséda, par-dessus tout, la faculté de vivre ses idées. Il s'en charge comme d'une destinée, se laisse dominer par elles, elles l'ébranlent jusqu'au plus profond de lui-même, puis il les abandonne, comme on se sépare d'une destinée vécue. « Une chose qui s'est éclaircie cesse de nous regarder » (1), a-t-il dit une fois, et c'est pourquoi il s'efforce d'obscurcir toujours à nouveau les mêmes problèmes, pour pouvoir les reprendre et les transformer toujours à nouveau. Il est « frappé de ses propres pensées, comme d'un événement, comme d'un coup de foudre. » (1) Dans leurs fluctuations incessantes, elles le tiennent tout entier, quoique seulement motivées par les émotions de son tempérament. « Sa vie spirituelle dépend exclusivement de sa vie affective. » (1) Où le pousse son instinct, son esprit se répand à foison. Derrière chacune de ses phrases on sent palpiter sa vie intense, aussi son œuvre a-t-elle, comme une vie de héros, quelque chose de morcelé, de décousu, de parfois contradictoire. Derrière sa joie apparente, on pressent les gouffres béants de terribles souffrances. Et sa souffrance même lui est motif de pensée. Il semble être sous le coup de ses idées comme de ses maux physiques, *il en tombe malade il en guérit.*

A mesure qu'il va, ses pensées deviennent toujours plus vivantes, plus personnelles, elles se mêlent et se confondent à sa vie affective, elles l'entraînent jusqu'aux frontières du visionnaire, au sacrifice de lui-même, à sa propre apothéose. « L'antinomie de ses instincts provoque cette scission du *moi* qui lui permet d'adorer une partie de soi comme un autre être, mais comme un être supérieur : Zarathustra. » (2) Cruellement blessé de ses propres maux, il connaît la volupté de s'offrir en sacrifice à son propre *moi*.

(1) Rapporté par Mme LOU ANDRÉAS-SALOMÉ

(2) Mme LOU ANDRÉAS-SALOMÉ, citée plus haut.

Peut-être que seul ce qu'il y a de profondément humain en Nietzsche devrait nous intéresser dans son œuvre. Dégagée de sa personnalité, elle tombe dans le néant. « Si même mes paroles avaient mille fois raison, dit quelque part Zarathustra, avec mes paroles vous auriez toujours tort ! » Mais si l'on rétablit les rapports entre l'homme et l'œuvre, entre cette vie de constant sacrifice et de renoncement et le vertigineux édifice qu'elle a laissé, illuminés l'un par l'autre, quelle impression de merveilleuse clarté s'impose au lecteur ! « La valeur des écrits de Nietzsche se trouve là où sa prodigieuse personnalité parle à la personnalité. Le puissant effet que ses monologues aphorismatiques ne cesseront pas de produire a son origine dans la contrainte diabolique dont il sait pousser le lecteur à s'interroger soi-même... dans la contrainte de se laisser ébranler par des événements psychiques, comme lui ».

On tend à faire croire que l'intérêt essentiel du philosophe réside dans sa polémique contre la morale altruiste. Comme psychologue et comme moraliste, *immoraliste*, dirait-il, sa valeur est certainement incomparable. Mais que l'on jette un coup d'œil sur sa vie, et l'on verra qu'elle est dominée tout entière par une idée unique, l'idée du sacrifice, la joie du sacrifice, vertu essentiellement chrétienne.

« Pour progresser dans la connaissance, il incisait sans cesse sa propre chair, acte de l'ascète par excellence » (1). On se rappelle les passages significatifs de Zarathustra, où il glorifie la mort des précurseurs, et lui-même s'est jeté, avec les joies du martyr, dans les bras de la mort spirituelle — de la folie.

Jamais il ne put se dégager entièrement de son fonds de Christianisme, hérité d'une longue filiation religieuse. Toute sa vie il lutta avec une fureur sauvage contre ce qui, peut-être, lui tenait le plus à cœur, et il créa le *Surhumain*, puisque, malgré tout, il avait besoin d'adorer quelque chose. Il arrache violemment les attaches qui le lient à Wagner, le poursuit de sa haine et de son mépris, mais il ne peut s'empêcher de l'aimer quand même, de l'aimer jusqu'à verser des larmes aux endroits où jadis ils avaient vécu ensemble des heures

(1) M. SERVÆS, déjà cité.

inoubliables (1). Il ne peut répéter assez souvent sa mésestime à l'égard de la femme, et sa nature féminine l'attire vers la femme ; il vit entouré de femmes, rien que de femmes, et, cruelle ironie ! son œuvre est le plus intimement comprise — par une femme.

« N'est-ce pas ta piété elle-même qui t'empêche de croire en Dieu ? Et ta grande probité te conduira encore par delà le bien et le mal », insinue le *dernier pape* aux discours de Zarathoustra. Sa propre piété a éloigné Nietzsche de nos mesquines religions actuelles. Né à une autre époque, au sombre moyen-âge, à l'approche de la Renaissance, quel austère fondateur d'ordre religieux, quel puissant artiste au rêve mystique, aurait pu devenir ce moderne antéchrist.

L'« égal devant Dieu » que prêche la religion du Christ a repoussé l'âme aristocratique de Nietzsche et l'a rendu aveugle aux côtés lumineux de cette doctrine.

Nietzsche abhorre le peuple et ne cesse pas de l'accabler de ses invectives. L'a-t-il seulement connu ? Ce qu'il injurie sous le nom de *peuple*, de *populace*, de *canaille*, c'est cette désespérante classe moyenne, la platitude bourgeoise, repue et satisfaite. Il faut avoir vu les citoyens de l'Allemagne actuelle, à leurs réunions politiques, à leurs banquets nationaux, à leurs fêtes populaires — l'épanouissement complet de la bête du troupeau, alors on comprendra Nietzsche. S'il avait approché les pauvres, les faibles, les parias, les martyrs du travail, le vrai peuple, peut-être aurait-il deviné quelle force féconde pour l'avenir sommeille encore en lui. Et peut-être qu'il aurait eu pour ces humbles la véritable pitié, la pitié des *Forsts*, des « doux géants ».

J'ai parlé de l'Antéchrist tout à l'heure. Le rapprochement était inévitable. Si l'on se souvient que Nietzsche lui-même préparait un *Antéchrist*, et si l'on connaît les évocations poétiques de M. Jules Bois, les épopées initiatiques de M. Jhouney, ne retrouve-t-on pas, dans une autre mesure, des analogies bien caractéristiques ?

Il reste une dernière question : que vaudra, pour l'avenir, l'œuvre de Nietzsche ? Le philosophe répond lui-même :

« Vous ne vous cherchiez pas encore lorsque vous m'avez trouvé... maintenant, vous dis-je, perdez-moi et cherchez vous vous-même..... »

(1) Episode rapporté par Mme Lou ANDRÉAS-SALOMÉ.

Nietzsche est un grand déblayeur, il balaye les voies, il ouvre de vastes perspectives. A d'autres d'édifier des œuvres durables. « Ceci est mon chemin, fait-il dire à Zarathustra, où donc est le vôtre ? Ainsi je réponds à ceux qui me demandent le chemin. »

Zarathustra fourmille de passages où, dans sa langue de symboles, le grand solitaire nargue ses futurs disciples et ses imitateurs de l'avenir.

Les *canes Nietzscheani* (1) sont nombreux déjà maintenant. Pour eux, les phrases du maître sont paroles d'évangile, et de leur admiration irraisonnée ils voudraient masquer leur stérilité et leur sécheresse d'âme.

Nietzsche aimait à parler de Bonaparte comme d'un *génie de puissance*, d'un homme *complet*, d'un criminel qui s'est élevé au-dessus de son époque. Bonaparte a passé dans l'histoire sans laisser de continuateur, ainsi Nietzsche restera, dans l'évolution des idées, comme un phénomène unique. Cette comparaison fera sans doute sourire... Mais qui donc s'aviserait de vivre « selon Napoléon » ?

HENRI ALBERT.

LE SYMBOLISME

JUGÉ PAR UNE RUSSE

Dans une de ses dernières livraisons, le *Messenger de l'Europe* (*Więstnik Evropie*) publie un important article intitulé : *Les Poètes symbolistes en France. Verlaine, Mallarmé, Rimbaud, Laforgue, Moréas.*

L'auteur de ce travail, Mlle Zin. Wenguérow, est très amplement instruit de notre mouvement poétique et, qui plus est, ne lui marchandé pas sa sympathie. Sauf quelques erreurs de détail, dont la plus grave est de passer sous silence les faits les plus récents, d'ignorer les noms, les livres et les revues le plus nouvellement éclos, l'article est remarquable par l'abondance de l'information et le libéralisme du jugement, surtout lorsqu'on songe que nos périodiques bourgeois à nous se font tellement tirer l'oreille pour s'occuper un peu de ce qui se passe littérairement en France.

(1) Le mot est de M. SERVAS.